Paul Bacot et al., eds, *L'Animal en politique*

Paris, L'Harmattan, 2003, 384 pages

Jean-Pierre Digard

Édition électroniqueURL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2052>

DOI : 10.4000/lhomme.2052

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination : 505-506

ISBN : 2-7132-2035-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Pierre Digard, « Paul Bacot et al., eds, *L'Animal en politique* », *L'Homme* [En ligne], 175-176 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 30 novembre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2052> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2052>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Paul Bacot et al., eds, *L'Animal en politique*

Paris, L'Harmattan, 2003, 384 pages

Jean-Pierre Digard

RÉFÉRENCE

Paul Bacot et al., eds. *L'Animal en politique*. Paris, L'Harmattan, 2003, 384 p., index, ill. (« Logiques politiques »).

- 1 L'OUVRAGE RÉUNIT vingt-deux des communications présentées à un colloque sur les usages politiques des animaux, organisé début 2001, à l'Institut d'études politiques de Lyon.
- 2 Ouvrant le feu par une étude sur les zoos et ménageries en Occident du XVI^e au XIX^e siècle, Éric Baratay voit dans l'exhibition d'animaux exotiques captifs, une stratégie nobiliaire puis monarchique de mise en scène du pouvoir absolu sur les hommes ; corollairement, l'esprit des Lumières prônera la libération des bêtes tout autant que celle des hommes. Le parallèle hommes/bêtes semble d'autant plus actif et fréquent que l'on a affaire à des « humanités particulières » : fous, qu'examine Pauline Rhenter, de Descartes à Pinel ; femmes, bêtes savantes ou sous-hommes, s'interrogent les philosophes du XVIII^e siècle relus par Barbara Romagnan ; « classes dangereuses » du XIX^e siècle assimilées, selon Olivier Faure, à des bêtes fauves.
- 3 Ces représentations orientent les politiques animalières. La protection des animaux (dont la loi Grammont en 1850 marque le premier acte officiel) s'inscrit dans une perspective pédagogique destinée à protéger le peuple de la brutalité de ses instincts. Au même moment, tout en prétendant parer à des dangers réels (rage, insécurité, pollution, destruction du gibier), l'action caniphobe du député-maire de Versailles, Ovide de Remilly, qui fit instituer un impôt sur les chiens dans les villes pour limiter leur nombre, vise surtout, comme le montre Christian Estève, les « mauvais maîtres »,

pauvres des faubourgs et des quartiers populaires (comment ne pas penser, ici, à la campagne anti-pitbulls des années 1990 ?).

- 4 Plusieurs communications se penchent ensuite sur les symboles animaliers utilisés dans les discours et l'iconographie politiques : bêtes féroces dans les caricatures anglaises de l'époque géorgienne, domestiquées à l'ère victorienne (Fabrice Bensimon) ; cheval comme attribut du pouvoir dans les statues royales (Nicole de Blomac) ; tigre, emblème des aristocraties javanaises des XVII^e-XIX^e siècles (Romain Bertrand) ; lion, idéal de l'État républicain naissant (Maurice Agulhon), bœuf noble et taureau républicain dans la France du XIX^e (Jean-Luc Mayaud) ; âne et éléphant, symboles respectifs du Parti démocrate et du Parti républicain américains (Jacqueline Rey).
- 5 L'invective et la satire politiques puisent elles aussi dans un abondant bestiaire : tandis que les « caricatures vaches » pleuvent contre Gustave Courbet, « réaliste quarante-huitard » devenu « vandale communal » (Bertrand Tillier), anarchistes et « coqs rouges » (révolutionnaires) rivalisent de mots-valises et de créations chimériques – « cléricochons », « chameaucrates », « monarchiennerie », « bourgeoisillons », « adjuvaches », etc. – pour stigmatiser les « ennemis de classe » (Maurice Tournier).
- 6 Le XX^e siècle n'est pas en reste quant à la verve animalière : les « cochons d'Allemands » de 14-18 (Jean-Yves Le Naour) deviennent en 39-45 des loups assistés de hyènes (Italiens), s'acharnant contre lapins, écureuils et cigognes (Français), bouledogues (Anglais), ours (Russes) et bisons (Américains), d'après *La Bête est morte*, album de bande dessinée paru en 1944 dans le Paris de la Libération, qu'analyse Laurent Douzou. Chez les hyènes elles-mêmes, tandis que Mussolini s'exhibe volontiers à cheval, les *democratici* sont représentés sous les traits d'ânes (Luciano Cheles).
- 7 Un clivage d'une tout autre nature est révélé par la lutte que se livrent en Grande-Bretagne adversaires et acteurs du *fox-hunting*, chasse à courre au renard : en passant de la protection à la « libération » animale, les premiers, pourtant adeptes de la compassion opposée aux valeurs viriles brandies par les seconds, ont fait du sabotage et des agressions physiques violentes le fer de lance de leur action. Cette contradiction amène à se demander, avec Guillaume Veillet, si l'animal ne fournit pas ici le prétexte à une « lutte des classes » larvée.
- 8 Autres lieux, autres cultures, mais toujours des animaux en politique : le lion, emblème du président Biya en campagne électorale au Cameroun (Louis-Martin Ngono) ; moutons indigènes (à queue grasse) plutôt que moutons importés réclamés par l'opinion algérienne pour l'*ayd al-kabîr* ; innocents ovins injustement sacrifiés pour la même circonstance, mais de ce côté-ci de la Méditerranée, au secours desquels vole B.B., non sans dénoncer du même élan l'invasion musulmane de la France (Anne-Marie Brisebarre).
- 9 Enfin, après que Bertrand Pirat eut dressé l'inventaire des référents faunistiques de cet « animal politique » qu'était François Mitterrand, deux communications se livrent à d'intrigantes expériences de sondages zoo-électorales. « Dessine-moi un animal : je te dirai pour qui tu votes ? », s'interroge Denis Barbet ; à partir des résultats d'une enquête menée à Lyon en avril 1999 et en mars 2000, il cherche à savoir comment se positionnent, quant à certains enjeux électoraux, deux populations caractérisées dans les années 1980 par François Héran comme cynophiles-cattophobes et cattophiles-cynophobes. Paul Bacot, lui, a posé à deux échantillons représentatifs de la population lyonnaise avant le scrutin municipal de mars 2001, cette seule et unique question : « Si

le futur maire de Lyon devait être un animal, lequel choisiriez-vous ? » ; après avoir ainsi identifié des « animaux éligibles » – lion, chien et chat rassemblent près de 40 % des suffrages exprimés –, il étudie comment ces animaux se répartissent en fonction du sexe, de l'âge, du statut social et de l'orientation politique des personnes interrogées. On n'est guère surpris d'apprendre qu'aucune indication tranchée ne ressort de ces deux sondages plus amusants que véritablement convaincants.

- 10 Un index zoonymique vient opportunément clore l'ouvrage. Les animaux les plus cités (dans la moitié au moins des contributions) sont le porc et le singe ; les animaux plus flatteurs – cheval, chien, coq, lion – n'arrivent qu'en deuxième position. Les représentations ne sont donc pas aussi imperméables à l'expérience qu'on le dit parfois...
- 11 Cet ensemble disparate n'autorise que des conclusions limitées, que les responsables du volume se sont, du reste, bien gardés d'essayer de tirer. Symboles ou emblèmes, caricatures ou métaphores, à des fins et sous des formes péjoratives (de l'adversaire) ou mélioratives (de soi), les animaux se manifestent en politique surtout par leurs représentations, que celles-ci soient discursives ou iconographiques. Et c'est toujours l'homme que le vecteur animalier vise en définitive. Pour autant, la remarquable polysémie des symboles animaliers doit inciter à la plus grande circonspection dès lors que, du contenant (ici zoologique), l'on veut passer au contenu (anthropologique). De l'un à l'autre, il n'existe pas de ligne directe, de relation automatique, de voie toute tracée, partout identique. Au contraire, une double contextualisation s'impose, historique et systémique. Car, comme toujours en matière de symbolisme, et peut-être encore plus ici qu'ailleurs, les éléments isolés ou dispersés sont dénués de sens